

SOMMAIRE

N^{os} 161-162-163

RÉSISTANCE, ENCORE

Marie FORTUNATI et Catherine GRAVET, Introduction	3
André BÉNIT, Reconstituer la mémoire familiale comme résistance à l'oubli : « La Malédiction des mots » d'Évelyne Guzy	7
Michele BEVILACQUA, L'Égalité des sexes dans le contexte familial maghrébin entre modernité et résistance de la tradition : analyse argumentative des discours des codes de la famille	21
Elisabet BROUILLARD et Isabelle PIETTE, Harry Martinson en traduction, ou la résistance de la lettre et de l'esprit	39
Élisabeth CASTADOT, « Notre langue » de Léopold Courouble : résistance à la norme linguistique ou résistance à l'interprétation ?	61
Michele COSTAGLIOLA D'ABELE et Sarah Nora PINTO, « Doukiresistdonktan » : la résistance interlinguistique et intersémiotique du néo-français de Queneau	79
Manon COURBIN, L'Épreuve du trouble : résistance et opacité du langage dans les romans-mémoires des années 1730	95
Victoria FERRETY, Résistance de la courtisane dans « Le Poison de la Riviera » de Jean Lorrain	113
Jérôme FLAS et Elise SCHÜRGERS, Résistances discursives et travail du négatif : « les “fake news”, ce sont les autres »	133
Olga GORTCHANINA, D'un acte de résistance vers le chemin de la renaissance : hommage à Gogol signé Ivan Tourguéniev	151
Alexandre LANSMANS, Résistances ordinaires des inscriptions urbaines : une enquête sémiotique dans la ville de Liège	165
Franck MIROUX, Résistance aux dualismes coloniaux et résurgence des identités autochtones dans « Kiss of the Fur Queen » de Tomson Highway	181
Olivier ODAERT, Résistances de la poésie : le cas de Ponge	201
Maria Giovanna PETRILLO, Laurent Demoulin, « Robinson » : un acte de résistance contre « la bulle autistique »	213
Emilia SURMONTE, « Résister à l'envahisseur » une approche brachylogique de l'histoire dans « Le Combat des chefs » de Goscinny	227

Géraldine VOGEL, Quand se représenter c'est résister : la poésie dramatique d'Edmond Rostand	243
Varia	257
Katherine RONDOU, Salomé contemporaines	259
Émile VAN BALBERGHE, Léon Bloy a bien failli « taper » la future mère de Marguerite Yourcenar	283
À propos de...	287
Résumés – Abstract	349

Alexandre LANSMANS

Université de Liège

RÉSISTANCES ORDINAIRES
DES INSCRIPTIONS URBAINES :
UNE ENQUÊTE SÉMIOLOGIQUE
DANS LA VILLE DE LIÈGE

La vie est ce qui résiste à la mort.

Xavier Bichat

AVANT-PROPOS

Notre réflexion part du constat qu'en fréquentant la littérature sur le phénomène des écritures de rue (graffiti, stickers, affiches, etc.), nous avons très souvent rencontré l'idée ou l'intuition partagée selon laquelle ces pratiques, dans la mesure où elles sont illégales, véhiculeraient forcément des contenus à l'avenant, des contenus « transgressifs », « contestataires » ou « subversifs » : en un mot, l'idée que ces inscriptions urbaines seraient en quelque sorte *toujours déjà* « résistantes ». S'intéresser aux « inscriptions résistantes », c'est donc s'intéresser à un certain discours d'évidence. Bien qu'elle ne soit pas toujours aussi nettement exprimée, cette doxa critique a pignon sur rue et transcende les espaces discursifs, géographiques et linguistiques, témoin dans le monde anglo-saxon un chapitre du livre *Resistance in Everyday Life* (2017) développant, à partir du graffiti révolutionnaire en Égypte depuis 2011, la notion de « *resistance graffiti*¹ ». Dans *Le street art au tournant*, sans doute un des livres les plus importants de ces dernières années sur ce sujet, Christophe Genin écrit quant à lui :

Mon argument central sera de voir dans l'art urbain l'espace de jeu des identités réfractaires. J'appelle identités réfractaires ces processus de sauvegarde du

¹ Sarah Awad, Brady Wagoner et Vlad Glaveanu, « The Street Art of Resistance », dans Nandita Chaudhary édit., *Resistance in Everyday Life. Constructing Cultural Experiences*. New York, Springer, 2017, p. 162.

quant-à-soi par micro-résistances aux contraintes ou micro-déviations qui font émerger des marques et des marges d'altérité¹ [...].

Notre objectif sera de comprendre sur quoi reposent ces lectures, ce qui les autorise, mais aussi d'amener quelques éléments permettant de les mitiger un peu. Pour ce faire, on s'appuiera sur une collection photographique d'inscriptions relevées dans le centre-ville de Liège entre février 2020 et février 2022. Nous assumons le caractère exploratoire de cette enquête qui s'inscrit dans la recherche doctorale que nous menons à l'Université de Liège sous la direction de François Provenzano dans le cadre du projet de recherche F.N.R.S. « Rhétorique de la ville » (2020-2024). Ce projet porte sur les matérialités d'écriture infra-ordinaires, selon l'expression de Georges Perec², qui contribuent à enrichir la polyphonie discursive et la densité sémiotique de la ville quotidienne.

INTRODUCTION : DIMENSIONS SÉMIOTIQUES DES RÉSISTANCES ORDINAIRES

Avant d'entrer dans l'enquête proprement dite, nous voudrions repartir d'un exemple pris en dehors du terrain liégeois contemporain afin de concentrer notre attention sur les dimensions (ou les plans de pertinence) sémiotiques des inscriptions résistantes.

Une photographie de Brassäi, issue de son travail sur les graffitis de Paris, nous paraît à ce titre exemplaire : elle représente une croix de Lorraine recouverte par les autorités allemandes avant de « reprendre vie³ », vraisemblablement à la faveur de la Libération de Paris, d'après ce qu'on peut en déduire par l'année de la prise de vue (1945). Il nous semble qu'un sémioticien qui voudrait décrire la sémiotisation à l'œuvre dans la production (*faire signe*) et l'interprétation (*faire sens*) d'une inscription telle que celle-ci serait forcément amené à mobiliser l'idée de résistance.

Sur le plan de l'expression, d'une part, cette inscription présente une résistance plus ou moins grande à sa propre disparition, à sa *désinscription* pourrait-on dire. Cette résistance est fonction de la durabilité de son *support matériel* (le mur) et de son *apport* (la technique choisie pour « apporter » de la matière sur cette surface, ici la peinture). D'autre part, tout signe peut rencontrer des résistances politiques : c'est en effet le cas du graffiti documenté par Brassäi, recouvert puis restauré, qui a connu plusieurs vies sémiotiques.

Sur le plan du contenu, ensuite, la croix de Lorraine, emblème de cette province, adopté dès 1870 comme symbole de résistance par les Lorrains, constitue dans les années 1940 en France une des formes symboliques

¹ Christophe Genin, *Le street art au tournant. De la révolte aux enchères*. Paris, Les Impressions Nouvelles, 2016, p. 14.

² Georges Perec, « Approches de quoi ? », dans *Cause commune*, n° 5, février 1973, pp. 3-4.

³ Brassäi, *Graffiti*. Paris, Flammarion, 1993, p. 21.

possibles de la Résistance à l’Axe, puisée dans un répertoire d’autres formes diversement connotées, par exemple la faucille et le marteau. À côté du symbole gaulliste de la croix de Lorraine, et parfois en co-occurrence avec lui, la lettre « V » (pour Victoire, *Victory* ou *Vrijheit*) fait figure de symbole politiquement plus neutre¹. Pour autant, au point de vue de la réception du signe, à mesure que va s’amenuisant le nombre d’interprètes détenteurs du code nécessaire à son déchiffrement, tout symbole court le risque de devenir un *énoncé résistant* (à l’interprétation), voire complètement hermétique. Cette symbolique peut toutefois bénéficier de phénomènes de remotivation ponctuels : par exemple, on peut penser que le roman graphique *V pour Vendetta* d’Alan Moore et David Lloyd, adapté au cinéma en 2006, dans lequel le « V » rappelle les Résistants des années quarante, a pu contribuer à rafraîchir / réactiver cette sémiose.

Les dimensions sémiotiques de la résistance (matérielle, politique et interprétative) que nous venons d’évoquer correspondent *grosso modo* à au moins trois des quatre axes thématiques proposés dans l’argumentaire du colloque dont est issu cet ouvrage (les quatre « R » : « robustesse », « résistance », « réticence » et « réserve »). On pourrait en effet parler indifféremment de résistance ou de « robustesse » du support et concevoir les stratégies de barbouillage / recouvrement comme autant de figures de « réticence ». Quant au dernier axe de cette chaîne paronymique, la « réserve », il nous semble qu’on pourrait soutenir que la résistance par les inscriptions est une forme de résistance *réservée*. En effet, les croix de Lorraine et les « V » gravés sur les affiches de l’occupant sont des formes discrètes de la résistance sans être pour autant des formes de résistance « passive » (étant donné que ces inscriptions étaient assimilées à des actes de sabotage et sévèrement réprimées comme telles). Ces phénomènes de « micro-résistances », pour reprendre l’expression de Christophe Genin, manifestent donc une praxis de la *résistance ordinaire* et interstitielle, inscrite dans les plis du quotidien plutôt que sur une temporalité évènementielle ou extraordinaire.

¹ La « campagne des V » fut lancée le 14 janvier 1941 par l’ancien ministre belge Victor de Laveleye sur les ondes de la BBC avec ces mots : « Il faut que tous les patriotes aient un signe de ralliement, qu’ils multiplient ce signe autour d’eux, qu’en le voyant inscrivent partout ils sachent qu’ils sont une multitude. » Cité par Michel Wlassikoff et Philippe Delangle, *Signes de la collaboration et de la résistance*. Paris, Autrement / Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives, 2002, p. 32. Guy Krivopissko cite le nombre de cinq cent mille « V » rien que pour la région parisienne en 1941. Guy Krivopissko, « La Résistance : une parole, libre, éclairante, mobilisatrice », dans Béatrice Fraenkel édit., *Affiche-Action. Quand la politique s’écrit dans la rue*. Paris, Gallimard/BDIC, 2012, p. 107.

Résistances énoncées et spectre du résistant

Parmi les inscriptions qui résistent, un premier sous-corpus, évident pour débiter notre parcours, est constitué par les inscriptions qui énoncent un discours de la résistance (nous les appellerons résistances énoncées), le point d'origine et le point d'arrivée de ce discours, l'énonciateur et l'énonciataire-cible, pouvant être identifiés de façon plus ou moins transparente.

Par exemple, tel pochoir disant « NON AU COVID SAFE TICKET », relevé en novembre 2021 sur les murs de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, place du Vingt-Août, fixe « RENDEZ-VOUS LE 6 NOVEMBRE POUR DÉFENDRE VOS DROITS. RUE DE LA RÉSISTANCE À 14 H ». La rue de la Résistance est une artère du quartier Saint-Léonard autrefois appelée rue du Nord et rebaptisée en 1945 pour rendre hommage aux Résistants de la Seconde Guerre mondiale incarcérés à la prison Saint-Léonard. Ici, « [l]e lieu est le message² », pour reprendre les mots de Denys Riout paraphrasant une célèbre formule de Marshall McLuhan : quelque contestable que puisse être ce parallèle historique, le choix de ce lieu de rassemblement vise manifestement à (ré)activer la mystique de la Résistance afin de légitimer le mouvement de contestation contre le *pass* sanitaire en l'inscrivant dans une certaine histoire des luttes.

La politique sanitaire et sa mise en signes en ville, notamment par l'installation de panneaux « masque obligatoire », a bien sûr rencontré de nombreux phénomènes de résistance³. Mais l'actualité pandémique récente n'est en somme que le dernier venu à l'intérieur d'une liste relativement stable et fermée de thèmes de la résistance urbaine. On y trouve notamment l'extrême droite, cible de nombreuses inscriptions « antifascistes », par exemple telle affiche (relevée rue Fabry en septembre 2020) disant « *Résistons à l'Extrême Droite partout !* ». Parmi ces cibles récurrentes, on peut également mentionner la publicité⁴ (le collectif « Liège sans pub » diffuse ainsi un kit antipub où on trouve des « trucs et astuces pour résister à la publicité au quotidien ») ou

¹ Toutes les inscriptions commentées ci-après sont extraites de notre collection d'images *Textures urbaines. Une cartographie des écritures de rue à Liège*, consultable à l'adresse suivante : <https://texturb.uliege.be/geotag/>

² Denys Riout, *Le Livre du graffiti*. Paris, Alternatives, 1985, p. 34.

³ Sur cette question, nous nous permettons de renvoyer à Alexandre Lansmans et François Provenzano, « Textures urbaines et énonciations pandémiques : vues liégeoises », dans Anne Beyaert-Geslin éd., *Sémiotique et écritures urbaines*. Bordeaux, Maison des sciences de l'Homme, 2022, pp. 121-129.

⁴ Voir François Provenzano, « Comment contrer une médiation ? Pistes pour une socio-sémiotique du barbouillage anti-publicitaire », dans Sémir Badir et Christine Servais éd., *Médiations visibles et invisibles*. Louvain, Academia, coll. « Extensions sémiotiques », 2021, pp. 119-138.

encore des projets locaux d'aménagement du territoire (voir *infra*). Ces combats, qui appellent une série de discours, de supports et de pratiques sémiotiques spécifiques, composent un ensemble de « lieux communs » de la résistance dans l'espace public. À côté de l'*irrésistible*, entendu comme « ce à quoi on ne peut pas résister », on pourrait postuler l'existence d'un champ du *résistible*, entendu comme « ce à quoi il s'agit de résister », « ce à quoi on peut ou on doit résister », c'est-à-dire un ensemble d'oppositions attendues et assez largement consensuelles (contre la guerre, contre le fascisme, contre le nucléaire, contre les violences faites aux femmes, etc.). Ce spectre du *résistible* urbain serait à son tour soluble dans le *scriptible urbain*, c'est-à-dire l'étendue du discours qu'il est virtuellement possible d'écrire, dans une ville à une époque donnée.

Mais la cible de la résistance énoncée n'est pas toujours lisible de façon aussi transparente que dans les exemples précédents : elle peut être plus ou moins implicite, voire carrément absente. Dans le sticker « *RESIST THE NEW WORLD ORDER* », relevé place Cockerill en mai 2021, sa désignation passe par une formule fourre-tout (« le nouvel ordre mondial ») mise en circulation par les théories du complot. La reprise de cette formule suffirait presque à « signer » le discours d'origine du slogan énoncé, sans qu'il soit besoin de recourir au lien hypertexte. Le collectif international à l'origine de cette campagne d'autocollants, *The White Rose*, est en effet, pour le dire vite, un groupe de « complotistes anti-vax ». Ce nom fait écho au groupe de résistants allemands *Die Weiße Rose*, fondé à Munich en 1942 pour dénoncer la politique du régime nazi. Comme dans le cas du pochoir de la place du Vingt-Août, les opposants à la politique sanitaire (ou « nazitaire », selon le qualificatif utilisé par d'autres autocollants) convoquent le référent de la Seconde Guerre mondiale et le grand récit du combat des démocraties contre un état totalitaire. La réappropriation de cet imaginaire apparaît cependant d'autant plus douteuse voire embarrassante que le collectif complotiste en question a été accusé d'antisémitisme (une des actions de ses membres, en Australie, a en effet consisté à cibler la communauté juive de Melbourne avec des autocollants portant des svastikas). Le geste consistant à « tirer à soi » la Résistance depuis des positions énonciatives parfois franchement antinomiques vis-à-vis de l'esprit de celle-ci n'est donc pas, on le voit, sans produire d'incohérences.

Dans le sticker « ENSEMBLE, RÉSISTONS ! » (relevé rue Grétry en février 2021), en revanche, l'appel à la résistance fait l'économie de la cible qui demeure floue à moins de consulter le lien hypertexte. Ce sticker est en fait la trace résiduelle d'une action menée par la Confédération des syndicats chrétiens (CSC) en novembre 2014 contre les restrictions budgétaires du gouvernement fédéral d'alors. Le site auquel il fait renvoi (www.unplattendemise-

re.be) n'est toutefois plus en ligne. La lisibilité du sticker sera donc conditionnée à la capacité (et, surtout, à l'envie) du piéton-interprète de *ruser* en déployant (ou non) d'autres stratégies d'élucidation (par exemple, en entrant dans un moteur de recherche l'expression exacte « un plat de misère »). À moins que les inscriptions urbaines constituent son centre d'intérêt voire son objet d'étude, on peut raisonnablement douter qu'il fasse cette démarche ; le sticker « ENSEMBLE, RÉSISTONS ! » constituerait dès lors un premier exemple de *résistance énoncée* débouchant, en situation, sur un *énoncé résistant* à l'interprétation.

Dans d'autres situations sémiotiques, la cible de la résistance demeure vague en l'absence d'indice, contextuel ou énonciatif, permettant de la mettre en évidence. Par exemple, l'énoncé « *Respect existence or expect resistance* » (dont nous avons relevé un exemplaire graffité sur un mur en Chérayoie, une rue peu passante Liège, en mars 2021) est un slogan de lutte qui fut régulièrement mobilisé au cours de la dernière décennie par des militants de la cause végane et lors des manifestations du mouvement *Youth for Climate*, mais aussi au sein des luttes féministes, LGBTQIA+, et même, de façon plus inattendue, par le mouvement *pro-life* anti-avortement aux États-Unis. L'origine de ce slogan est incertaine : il apparaît en 2013 dans une chanson éponyme du groupe de *thrash metal* brésilien Violator exaltant la résistance à l'expropriation des habitants du bidonville de Pinheirinho à São José dos Campo. Toutefois, dans son anthologie des graffitis, Yves Pagès a relevé une de ses occurrences place Tahrir, au Caire, deux ans plus tôt, en juillet 2011¹. « *Respect existence or expect resistance* » fait on le voit figure de slogan « prêt-à-porter » : sa circulation internationale à l'intérieur d'une militance hétérogène nous paraît illustrer le cas d'une résistance *inclusive*, c'est-à-dire une résistance énoncée dont la cible demeure suffisamment flottante pour agréger une grande diversité de combats, ce qui constitue peut-être une des formes marquantes de la résistance contemporaine. Cette plasticité idéologique nous paraît pouvoir être rapprochée de la « carence énonciative » constatée par François Provenzano à l'endroit du contre-discours anti-pub, carence qui aurait cependant « une vertu supposée : celle d'un pouvoir de sollicitation, d'interpellation et (potentiellement) d'identification auprès de la communauté de récepteurs² ».

Évidemment, cette propriété a aussi ses revers. À force d'indétermination, d'implicite et d'omission, la résistance inclusive peut déboucher sur une résistance *insituée*, « hors-sol », apparemment déliée de toute origine et de toute direction. C'est le cas des graffitis « Agissez », « Réagir » et « 1/g »

¹ Yves Pagès, *Tiens ils ont repeint ! 50 ans d'aphorismes urbains de 1968 à nos jours*. Paris, La Découverte, 2017, p. 76.

² François Provenzano, *op. cit.*, p. 127.

(« insurgé ») dont les supports d'inscription anonymes, indifférents (la gare des Guillemins, une cabine électrique) ne contribuent guère à lever l'ambiguïté. La résistance énoncée paraît se diluer dans une rhétorique de la résistance sans objet et sans lieu au point qu'on en vient à douter de l'efficacité conative de ces messages, de leur capacité à faire advenir respectivement l'« action », la « réaction » ou l'« insurrection ».

« Résiste, prouve que tu existes » chantait en 1980 France Gall sur des paroles de Michel Berger, reprises dans un sticker trouvé au dos d'un panneau de circulation, place Xavier Neujean, en mars 2021, sticker qui modifie quelque peu le texte original en substituant « bats-toi contre ce monde égoïste » à « refuse ce monde égoïste », comme pour mettre l'emphase sur la nécessité du combat, encore une fois sans expliciter véritablement l'espace socio-politique de cet affrontement. Mais si les cibles de la résistance ne sont pas nommées, n'est-ce pas parce qu'elles sont, en effet, « innommables » ? Le « Système », pour employer un mot symptomatique de la difficulté de nommer le Pouvoir à l'heure de la « gouvernance » molle promue par l'idéologie néo-libérale anti-étatique, le « Système » donc semble lui-même constituer aux yeux de ses opposants un « énoncé résistant », indéchiffrable, opérant dès lors, pour son plus grand profit, une réduction des formes de la « contestation » à une résistance qui a visiblement beaucoup de mal à baliser les coordonnées déictiques de sa prise de parole.

Résistances habitantes

Parmi les résistances énoncées au moyen des écritures de rue, il en est dont le lieu de parole et la cible ne font en revanche aucun doute dans la mesure où leur caractère situé et leur ancrage local sont au fondement même de leur agentivité : nous voulons parler des « résistances habitantes¹ ». Nous empruntons cette expression à la géographe Anne Clerval qui a étudié les pratiques collectives de quartier, y compris le graffiti, comme formes populaires de résistance au phénomène de gentrification de ces quartiers. Pour Véronique Bergen :

[L]a topologie de la résistance [...] se décline dans le jeu du local et du global : structurellement, elle s'avère locale, ripostant à l'état de fait global par une réorientation circonscrite. [...] Au coup global, il n'y a de réponse que locale, sans plus l'assurance de propager le mouvement jusqu'à la défaisance de l'ensemble de la situation².

¹ Anne Clerval, « L'occupation populaire de la rue : un frein à la gentrification ? L'exemple de Paris *intra-muros* », dans *Érès*, n° 1, 2011, p. 59.

² Véronique Bergen, *Résistances philosophiques*. Paris, Presses universitaires de France, 2009, pp. 50-51.

Les résistances habitantes sont assurément un de ces modes d'inscription locale de la résistance, mais la différence d'échelle entre ces « topologies » est parfois très spectaculaire. Par exemple, dans le cas d'un article de presse à propos du nouvel écoquartier de Coronmeuse, collé sur une feuille blanche affichée à la fenêtre d'un rez-de-chaussée résidentiel (Fig. 1), l'annotation marginale relie le niveau local de la lutte au plan global du phénomène (« NON ! NON À L'URBANISATION À OUTRANCE »), bien que le caractère « bricolé » de cette inscription puisse à son tour être interprété comme le stigmate de la « marginalité » (ou, tout au moins, du caractère dominé) de cette lutte.



Fig. 1 : Rue de la Liberté, 6 février 2020¹.

Le choix de la fenêtre comme espace d'affichage, lieu de contact interfaciel entre l'espace privé et l'espace public, est un des traits génériques de ces inscriptions résistantes. Les habitants parlent depuis leur habitat : leur être-habitant les autorise à prendre part au débat. En ce sens, l'apposition de l'affiche derrière la fenêtre a véritablement une valeur argumentative : c'est dire « j'habite ici *donc* j'ai droit au chapitre ». Cette situation sémiotique, dans laquelle le lieu de parole et le lieu-cible de la résistance se recouvrent et coïncident étroitement, est également observable dans le cas de l'affiche « NON au tracé du tram sur la Batte OUI au tram en double voie en Férons-trée ou alternative ! » relevée sur les quais de La Batte en mars 2020. C'est ici l'*indigénéité* de l'énonciateur qui fonctionne comme garantie de son droit de parole.

¹ Cette photographie et les suivantes ont été prises par l'auteur de cet article.

Un autre élément nous paraît cependant compliquer voire embarrasser la réception de ces inscriptions situées : en exhibant son dissensus par un geste d'inscription aussi peu coûteux que d'apposer une affiche derrière sa fenêtre, l'opposant ne descend pas véritablement dans la rue : il parle depuis son salon, endossant une posture « réservée » (bourgeoise ?) dont on voit bien en quoi elle peut prêter le flanc à l'étiquette infamante de « syndrome NIMBY » (acronyme de « *not in my backyard* ») largement véhiculée par le discours aménageur des promoteurs immobiliers afin de décrédibiliser leurs critiques.

Pour illustrer notre propos, considérons brièvement deux inscriptions contre l'installation du géant chinois de l'e-commerce Alibaba à Liège Airport, « ALIBABA OUT » et « ALIBABA, LA RÉSISTANCE EST LÀ ! », la première affichée à la fenêtre d'un habitant de la rue de Serbie, la seconde (Fig. 2) collée sur un arbre du centre-ville. L'emplacement de l'inscription dans l'espace traversé module sa visibilité : l'affiche à la fenêtre occupe une position latérale dans le champ de vision du piéton marchant sur le trottoir là où l'affiche sur l'arbre est davantage frontale. Le dispositif d'exposition a donc une incidence sur la saillance visuelle et le repérage perceptif de l'affiche en tant que signe, mais il a aussi des effets politiques : l'affiche sur l'arbre s'expose à la détérioration, à la pluie, au vent, ainsi qu'à l'arrachement et éventuellement aux tags, là où l'affiche à la fenêtre peut faire penser à ce « langage sous-vitre » que raillait Roland Barthes en le comparant à des « légumes surgelés¹ ».



Fig. 2 : Place Saint-Paul, 22 mars 2021.

¹ Roland Barthes, *Mythologies*, dans *Œuvres complètes. Tome I : Livres, textes, entretiens*. Paris, Seuil, 2002, p. 759.

Ces remarques nous amènent à questionner la notion d'« écriture exposée », définie par le paléographe et médiéviste italien Armando Petrucci comme « n'importe quel type d'écriture conçu pour être utilisé dans des espaces ouverts, voire dans des espaces fermés, de façon à pouvoir permettre la lecture à plusieurs [...] et à distance d'un texte écrit sur une surface exposée¹ ». Cette notion, qui occupe une place centrale dans les travaux de Béatrice Fraenkel en anthropologie de l'écriture, a été reprise par l'historien Philippe Artières qui en a élargi l'usage aux matérialités d'écritures quotidiennes ou infra-ordinaires². Cependant un angle mort de ces usages demeure que certaines écritures s'exposent, plus que d'autres, à la possibilité d'une participation dialogique du destinataire, d'une réaction (*co-scriptio*) ou d'un recouvrement (*sur-scriptio*). Il faudrait donc à notre avis distinguer des granularités d'exposition, des écritures plus ou moins exposées. Pour reprendre l'exemple des affiches contre le projet d'Alibaba, celle sur l'arbre nous paraît s'exposer davantage à la vie sémiotique de la rue : elle virtualise son arrachement qui constituerait, le cas échéant, la sanction de son caractère contre-discursif ou « résistant ». Il y aurait donc un lien étroit entre le « caractère exposé » d'un discours, son exposition à l'endommagement, en un mot sa vulnérabilité, et l'attribution de *résistancialité* à ce discours (la *résistancialité* étant entendue ici comme la force ou la qualité morale de ce qui fait résistance). Nous reviendrons sur cette question dans la conclusion, mais avant voyons encore un troisième « genre » d'actualisation de la résistance par les inscriptions.

Résister aux inscriptions

Les résistances énoncées et autres inscriptions résistantes peuvent elles-mêmes rencontrer des attitudes de rejet, plus ou moins violentes, qui se manifestent par des contre-pratiques de biffage, de caviardage, de grattage voire d'arrachage pur et simple, cette dernière constituant une sorte de « degré zéro du graffiti³ ».

Par exemple, dans telle affiche féministe collée sur un écran publicitaire du centre-ville de Liège (rue de l'Université, octobre 2020) portant la mention « BIENVENUE[NUE] DANS LA VILLE ~~DU VIOLE~~ » (dont l'énoncé intégral est reconstructible par comparaison avec d'autres affiches identiques), le geste de grattage a porté sur « du viol ». Le segment « bienvenue dans la ville » ne pose pas de problème au *scripteur négatif* (celui dont l'écriture de soi dans l'espace public passe par la *désinscription* des autres écritures) ;

¹ Cité par Béatrice Fraenkel, « Les écritures exposées », dans *Linx*, 1994, n° 31, p. 101.

² Philippe Artières, Jérôme Denis, David Pontille, Didier Tornay et Marie Alauzen, *Scriptopolis*. Paris, Éditions Non Standard, 2019.

³ Denys Riout, *op. cit.*, p. 53.

c'est plutôt le référent sexuel qui fait apparemment l'objet du refoulement, ainsi qu'une certaine contre-image négative de la ville de Liège (« la ville du viol »). Le *scriptible urbain* agit ici souterrainement comme l'ensemble des conditions de recevabilité du discours sur une ville à l'intérieur de celle-ci.

Une autre affiche féministe, collée sur une vitrine de la place de la République Française, dans l'hyper-centre, permet de dégager trois gestualités et autant de temporalités d'inscription distinctes : une résistance énoncée, d'abord, appelant à déconstruire la culture patriarcale (du type « aux grands hommes la patrie reconnaissante ») par la présentation d'une personnalité féminine remarquable, Margaret Wilcox (inventrice du chauffage pour automobile), flanquée de la question : « L'AURIEZ-VOUS AUSSI TRAITÉE DE POULE ? ». Cette question reçoit dans un deuxième temps (en juin 2021) une réponse imprévue (« KUISINE ») : le scripteur semble vouloir réassigner l'énonciatrice supposée de l'affiche au rôle traditionnel et au lieu (la cuisine) dont elle n'aurait, selon lui, jamais dû sortir. La permanence du discours sexiste nous amène à relativiser le caractère consensuel et partagé du résistible urbain : ce qui entre dans ce spectre fait en fait l'objet d'une négociation constante entre les acteurs et un *passé qui résiste* (ici, le discours machiste). Cependant, dans un troisième temps (en novembre 2021), le graffiti parasite a été recouvert de tipeg : l'inscription a fait l'objet d'un entretien, d'une maintenance visant à restaurer son message initial. La maintenance n'est donc pas l'apanage des signes institutionnels, mais à la différence des politiques institutionnalisées de résistances aux écritures de rue mises en place par les villes (à Liège, il existe ainsi une « brigade antigraffiti »), les résistances ordinaires ont tendance à laisser lisible tout ou partie de l'énoncé cible. Par exemple, dans le cas d'un sticker « SORAL A RAISON » collé sur un horodateur du quai Paul Van Hoegaerden (relevé pour la première fois en avril 2021), le geste de grattage (constaté en septembre 2021) confine à l'incomplétude : tout se passe comme s'il fallait qu'un peu de matière de l'inscription hôte subsiste, juste assez pour que sa lacération soit perceptible en tant que trace.

On peut faire un commentaire similaire à propos du recouvrement du sticker de la Ligue nationaliste « NON AUX MINARETS OUI AUX CLOCHERS » (Fig. 3) par des autocollants de la franchise Pokemon. Pourquoi ne pas avoir simplement arraché ce sticker ? Cela aurait été plus radical mais, pour qu'il y ait ostension d'hostilité au discours de haine, il faut que son cadavre demeure ostensible. Dans les deux cas, le scripteur second convertit les autocollants originaux en support d'inscription de sa propre résistance énoncée, le grattage ou le recouvrement fonctionnant comme des indices exhibés de la *veille discursive* exercée par le piéton de Liège à l'égard des discours

de haine (antisémite dans le cas du national-socialiste Soral, islamophobe dans le cas de la Ligue nationaliste).



Fig. 3 : Rue Sœurs-de-Hasque, 20 et 27 avril 2021.

Précarité émouvante des résistances ordinaires

En guise de conclusion, nous voudrions repartir brièvement d'un dernier exemple. En février 2020, on pouvait lire sur un panneau publicitaire éclaté du boulevard de la Constitution, juste en face de l'École supérieure des Arts Saint-Luc, le slogan de lutte suivant : « LA PRÉCARITÉ ÉTUDIANTE TUE ». La faible résistance matérielle de cette inscription (déjà en partie recouverte par des tags) paraît renvoyer à la propre précarité de l'étudiant-scripteur par une sorte d'ethos montré. Pour paraphraser encore une fois Marshall McLuhan, on pourrait dire qu'ici le support est le message. La restauration programmée du panneau publicitaire apparaît par avance comme une sanction de non-lieu s'abattant sur le discours de la précarité étudiante et confirmant l'argument de l'invisibilisation de cette population dans l'espace public. Et pourtant, presque deux ans plus tard, ce panneau demeure quasiment en l'état (fig. 4), ce qui nous devrait nous inviter à relativiser sa « précarité ».



Fig. 4 : Blvd de la Constitution, 21 février 2020 et 28 janvier 2022.

Tel est le paradoxe des résistances ordinaires : des inscriptions résistantes par leur discours, d'une résistance variable par leur matière. Bien sûr, la résistance discursive des inscriptions est elle-même sujette à caution et dépend d'une conception philosophique et politique de la résistance relative à chaque individu. En dernière instance, c'est pourtant bien le piéton-interprète qui décide de ce qui, pour lui, fait résistance ou non. Or, précisément, la faible résistance matérielle de certaines inscriptions nous paraît agir sur l'attribution de résistancialité à ces mêmes inscriptions. Les écritures de rue ont quelque chose de fascinant qui touche à l'irrésistible : on n'y résiste pas. Ces inscriptions nous touchent, elles nous *poignent* (au sens du *punctum* barthésien), parfois même elles nous bouleversent. Ce sont des inscriptions en voie de disparition, un *ça a été* en devenir et qu'on voudrait parfois éterniser, par exemple en les photographiant.

Dans « un environnement de moins en moins résistant¹ », les inscriptions font résistance à chaque fois qu'elles parviennent à capter l'attention du piéton voire à interrompre momentanément sa course. Cette remarque résonne avec le sens étymologique du mot *résistance*, du latin *re-sisto* qu'on peut traduire par « je m'arrête de nouveau ». Dans la société liquide décrite par

¹ Richard Sennett, « Espaces pacifiants », dans Isaac Joseph édité., *Prendre place. Espace public et culture dramatique*. Paris, Recherches, 1995, p. 131.

Zygmunt Bauman¹, prendre le temps de s'arrêter, de faire une station pour lire plutôt que de passer son chemin c'est déjà, d'une certaine manière, résister à la logique du flux. « C'est ainsi que je comprends », écrit Michel Lussault, « le succès du phénomène du *slow*, de la décélération mise en avant comme vertu principielle d'une nouvelle manière de vivre, à l'écart des injonctions à la rapidité et à l'immédiateté portées par le capitalisme globalisé². » Il nous semble que cette citation pourrait trouver à s'appliquer heureusement à la fresque « RALENTIR VITE », (en bordure de l'autoroute E42, vers la sortie de Herve) qui programme, comme condition de sa lecture performative, la décélération des automobilistes. De la même façon, on pourrait soutenir que les inscriptions urbaines constituent des obstacles résistanciers dès lors qu'elles nous font ralentir, ce qui semble plaider en faveur d'une définition interactionnelle de la résistance.

BIBLIOGRAPHIE

- Artières (Philippe), Denis (Jérôme), Pontille (David), Torny (Didier) et Alauzen (Marie), *Scriptopolis*. Paris, Éditions Non Standard, 2019.
- Awad (Sarah), Wagoner (Brady) et Glaveanu (Vlad), « The Street Art of Resistance », dans Chaudhary (Nandita) édit, *Resistance in Everyday Life. Constructing Cultural Experiences*. New York, Springer, 2017, pp. 161-180.
- Barthes (Roland), *Mythologies*, dans *Œuvres complètes, tome 1 : Livres, textes, entretiens*. Paris, Seuil, 2002.
- Bauman (Zygmunt), *La Vie liquide*, Rosson (Christophe) (trad.). Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2013.
- Bergen (Véronique), *Résistances philosophiques*. Paris, Presses universitaires de France, 2009.
- Brassai, *Graffiti*. Paris, Flammarion, 1993.
- Clerval (Anne), « L'occupation populaire de la rue : un frein à la gentrification ? L'exemple de Paris intra-muros », dans *Érès*, n° 1, 2011, pp. 55-71.
- Fontanille (Jacques), *Pratiques sémiotiques*. Paris, Presses Universitaires de France, 2008.
- Fraenkel (Béatrice), « Les Écritures exposées », dans *Linx*, n° 31, 1994, pp. 99-110.
- Genin (Christophe), *Le street art au tournant. De la révolte aux enchères*. Paris, Les Impressions Nouvelles, 2016.

¹ Zygmunt Bauman, *La Vie liquide*, Rosson (Christophe) (trad.). Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2013.

² Michel Lussault, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Paris, Seuil, 2017, p. 251.

- Krivopissko (Guy), « La Résistance : une parole, libre, éclairante, mobilisatrice », dans Fraenkel (Béatrice) édit., *Affiche-Action. Quand la politique s'écrit dans la rue*. Paris, Gallimard/BDIC, 2012.
- Lansmans (Alexandre) et Provenzano (François), « Textures urbaines et énonciations pandémiques : vues liégeoises », dans Beyaert-Geslin (Anne) édit., *Sémiotique et écritures urbaines*. Bordeaux. Maison des sciences de l'Homme, 2022, pp. 121-129.
- Lussault (Michel), *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Paris, Seuil, 2017.
- Pagès (Yves), *Tiens ils ont repeint ! 50 ans d'aphorismes urbains de 1968 à nos jours*. Paris, La Découverte, 2017.
- Perec (Georges), « Approches de quoi ? », dans *Cause commune*, n° 5, février 1973, pp. 3-4.
- Provenzano (François), « Comment contrer une médiation ? Pistes pour une socio-sémiotique du barbouillage anti-publicitaire », dans Badir (Sémir) et Servais (Christine) édit., *Médiations visibles et invisibles*, Louvain, Academia, coll. « Extensions sémiotiques », 2021, pp. 119-138.
- Riout (Denys), *Le Livre du graffiti*. Paris, Alternatives, 1985.
- Sennett (Richard), « Espaces pacifiants », dans Joseph (Isaac) édit., *Prendre place. Espace public et culture dramatique*. Paris, Recherches, 1995, pp. 129-136.
- Wlassikoff (Michel) et Delangle (Philippe), *Signes de la collaboration et de la résistance*. Paris, Autrement / Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives (ministère de la Défense), 2002.